

La problématique de la culture dans le processus développementaliste de l'Afrique : regard épistémologique

GOLI Kouassi Yves Romaric

Enseignant-Chercheur

Maître-Assistant

Université Péléforo Gon Coulibaly, Korhogo (Côte d'Ivoire)

Département de Philosophie

yveskouassi000@upgc.edu.ci

Résumé: Le rôle de la culture dans le processus développementaliste de l'Afrique fait l'objet d'un débat. Prise à la fleur de langage, certaines personnes pensent ou estiment que la culture africaine s'oppose au développement. Elles s'insurgent contre la culture africaine dans la mesure où elle reste et demeure attachée aux choses inutiles. En Afrique, la culture rime avec les adorations, les interdictions et les mythes. D'autres personnes, par contre, voient en la culture, un véritable support au développement. Loin des attributions (des adorations, des interdictions et des mythes) affligées à la culture africaine, ce groupe pense que tout développement doit s'enraciner dans sa culture. Cette catégorie de personne apporte donc un démenti à ceux qui taxent la culture africaine d'être un obstacle au développement. Dans cet article, nous voulons, à partir de l'épistémologique, faire une synthèse de la notion de culture afin de montrer dans quelle mesure, elle peut être un véritable support au développement du continent africain puisqu'à y voir de près, c'est quand la culture porte le développement que le développement à un sens.

Mots clés: Culture, Développement, Afrique, Épistémologique, obstacle

Abstract : The role of culture in Africa's developmental process is a matter of debate. Taken at face value, some people think or believe that African culture opposes development. They rail against African culture to the extent that it remains attached to useless things. In Africa, culture rhymes with worship, prohibitions, and myths. Others, on the other hand, see culture as a true support for development. Far from the attributions (worship, prohibitions, and myths) attached to African culture, this group believes that all development must be rooted in its culture. This category of people therefore refutes those who accuse African culture of being an obstacle to development. In this article, we aim to synthesize the notion of culture, using epistemo-epistemics as a starting point, in order to demonstrate the extent to which it can truly support the development of the African continent. Upon closer inspection, it is when culture drives development that development becomes meaningful.

Keywords: Culture, Development, Africa, Epistemo-epistemics, obstacle

Introduction

À en croire les savants, l'Afrique est le berceau de l'humanité. Partant, l'Afrique serait le premier continent à avoir toutes les potentialités culturelles nécessaires pour amorcer son développement. Mais, comment se fait-il que malgré ces atouts culturels inestimables dont dispose l'Afrique, certaines voix se lèvent pour scruter encore le problème posé par Joseph Ki-Zerbo : À quand l'Afrique ? Une préoccupation qui est d'actualité dans la mesure où, elle montre bien que l'Afrique, jusqu'à ce jour, reste et demeure encore un continent sous-développé en dépit des énormes efforts consentis par la plupart des acteurs africains. Ce sentiment de désespoir donne droit à des interrogations sur l'importance même de la culture dans le processus développementaliste des pays africains.

L'ensemble des réponses observées se répartisse entre deux thèses à savoir la thèse d'opposition et la thèse de contribution. Selon la première thèse, c'est-à-dire ceux qui estiment que la culture est un frein au développement, c'est le caractère sacré de la culture africaine qui constitue un véritable blocage à son développement. Aussi, estiment-ils qu'en Afrique, il n'y a pas une politique de développement par extraversion culturelle. Enfin, l'absence du modèle culturel judéo-chrétien en Afrique fait partie des causes du sous-développement du continent africain.

D'autres personnes, par contre, estiment qu'il y a une compatibilité entre la culture africaine et le développement. Elles défendent leur thèse en montrant que le développement de l'Afrique doit se faire à partir d'une politique d'introversiion. En outre, ils disent que le retard accusé est dû au fait de vouloir toujours rechercher un modèle de développement. Enfin, l'enracinement et la connaissance de nos cultures permettront à l'Afrique de se développer.

Face à ces points de vues contradictoires, il se pose alors le problème du statut réel du rôle de la culture dans le processus du développement de l'Afrique : Partant, l'on se demande si la culture est-elle toujours un obstacle ou un facteur de développement de l'Afrique. En d'autres termes, quelle est la place de la culture dans le processus développementaliste des pays Africains ? Ces interrogations débouchent sur des questions subsidiaires : en quoi la culture africaine est-elle un frein au développement de l'Afrique ? À y voir de près, la culture n'est -elle pas un véritable atout au développement de l'Afrique ?

L'objectif de cet article est de montrer l'importance de la culture dans le développement des pays africains à partir des idées philosophiques de plusieurs auteurs tels que Chinua Achebe, Cheikh Hamidou Kane.

Pour ce faire, nous partirons de la méthode analytique et critique. Ces deux méthodes nous permettront d'exposer les thèses relatives au rôle joué par la culture. Ensuite, nous partirons d'elles pour la critiquer afin d'en faire une synthèse pour en dégager la voie authentique du développement des pays africains en nous inscrivant dans la perspective africaine.

1. De l'idée de culture et de développement

1.1. La notion culture

Le terme "culture" correspond à de nombreuses définitions qu'il conviendrait de préciser avant d'étudier ces différentes applications selon les disciplines. C'est ce qui est commun à un groupe d'individus. Mais avec le temps, la culture aura une définition beaucoup plus large. Par exemple,

pour l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture, en abrégé UNESCO, la culture aura une signification un peu plus large. En effet, l'UNESCO précise que « La culture, dans son sens le plus large, est considérée comme étant un ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels qui caractérisent une société ou encore un groupe de personne ou une nation » (Unesco, 1982, p.4). Cette définition se poursuit un peu plus loin où L'UNESCO ajoute que « la culture, dans ce même élan, désigne aussi des traits intellectuels et affectifs qui caractérisent un pays ou un peuple » (Unesco, 1982, p.6). Pour l'UNESCO, la culture est un enveloppement car elle « englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances » (1982, p. 6).

Comme on le constate, la culture, c'est ce qui est spécifique à un groupe. Mais en philosophie, la culture désigne un ensemble de traditions, de techniques et institutions qui caractérisent un groupe humain : la culture ainsi comprise est normative, et acquise par l'individu dès l'enfance par les processus d'acculturations, c'est-à-dire par un processus par lequel une personne ou un groupe assimile une culture étrangère à la sienne. Partant, la culture aura des conceptions particulières lorsque nous passons d'un philosophe à un autre. Mais, ici, nous nous tiendrons aux avis de quatre philosophes à savoir Emmanuel Kant, Linton, Lévi-Strauss et Edgar Morin. Mais pourquoi prendre en compte autant de conceptions ? Ces différentes pensées nous permettront de mieux exposer plus tard notre thèse et notre antithèse. Chacune des conceptions retenues favorisera une meilleure compréhension de la synthèse de notre travail.

Dans la philosophie kantienne, la culture renvoie à l'humanisation de l'homme. Chez Kant, « la culture est l'humanisation de l'homme. Elle est alors l'acquisition des savoirs, des savoir-faire, des savoir-être et des savoir-devenir » (E. Kant, 2017, p.163). C'est pourquoi, sa philosophie est essentiellement traversée par la problématique de la culture, en tant que facteur clé dans le processus de développement des potentialités en l'homme en particulier et dans l'espèce humaine en général. Chez Kant, l'épanouissement de l'être humain qui est un processus d'humanisation de l'homme ne peut se faire en dehors de la culture. C'est pour avoir compris cela que, Minimalo Somda écrit que « la culture est le développement des dispositions naturelles de l'homme. La culture est l'humanisation de l'homme. Elle est l'acquisition » (E. Kant, 2017, p.163). Selon Emmanuel Kant, la culture s'appréhende aussi comme étant le fondement de toute chose. C'est pourquoi, il écrit dans *Critique de la faculté de juger* que « Produire dans un être raisonnable cette aptitude générale aux fins qui lui plaisent (donc sa liberté) c'est la culture » (E. Kant, 2015, p.228). Par là, le philosophe de Königsberg la culture seule peut être la fin dernière qu'on peut avec raison attribuer à la nature par rapport à l'espèce humaine.

Le sociologue français Edgar Morin signale d'entrée, toute la difficulté qu'il y a à cerner la culture dans sa totalité. Pour lui, la culture est tellement complexe qu'elle peut être source de compréhension et d'exclusion. Morin estime que « la notion de culture est sans doute en science sociale la moins définie de toutes les notions : tantôt elle englobe tout le phénomène humain pour s'opposer à la nature, tantôt elle est le résidu où se rassemble tout ce qui n'est ni politique, ni économique, ni religieux » (E. Morin, 2004, p. 677).

Après cette mise en garde, Edgar Morin parvient à définir finalement la culture en ses termes « La culture est un patrimoine informationnel constitué des savoirs, savoir-faire, règles, normes propre à une société » (E. Morin, 2008, p.245). C'est pour quoi ; il pense que la culture est quelque chose qui s'apprend, se réapprend, se retransmet, se reproduit de génération en génération. Elle n'est pas inscrite dans les gènes, mais au contraire dans l'esprit-cerveau des êtres vivants. Edgar Morin

associe le concept du concret et de l'abstrait, pour faire comprendre le rôle et les mécanismes de la culture. À ce sujet, il écrit ceci : « La culture est ce qui structure et oriente les instincts, construit une représentation ou vision du monde, opère l'osmose entre le réel et l'imaginaire à travers symboles, mythes, normes, idéaux, idéologies. Une culture fournit des points d'appui et d'incarnation pratiques à la vie imaginaire, des points d'issue et de cristallisation imaginaires à la vie pratique » (E. Morin, 2004, p. 677). Lévi-Strauss, lui assimile la culture à la civilisation

1.2. La notion de développement

Le développement renvoie à une notion qualitative. C'est pourquoi, l'on retiendra avec F. Perroux (1992, p.47), que « le développement est la combinaison des changements mentaux et sociaux d'une population qui la rendent apte à faire croître, cumulativement et durablement, son produit réel global ». Par-là, il faut comprendre que le développement est l'ensemble des transformations structurelles (démographiques, économiques, sociales, mentales, politiques, etc.) qui rendent possibles et accompagne la croissance économique et l'élévation du niveau de vie. Dans une certaine mesure donc, il est clair que le développement est lié à la croissance économique, c'est-à-dire un changement de dimension caractérisé par l'augmentation soutenue pendant une longue période d'un indicateur. La croissance se réduit à la mise en œuvre de facteurs physiques tels que le travail, le capital ou encore le progrès technique. Le changement est plus général, il va de pair avec une évolution de la société ce que la fonction Cobb-Douglas ne permet pas de mesurer. « L'exigence d'élaborations analytiques bute contre les insuffisances de la comptabilité nationale et du traitement statistique qui y est appliqué. Ainsi, la fonction Cobb-Douglas ($P = T^a K^{1-a}$) qui relie les quantités de deux facteurs supposés homogènes (travail et capital) en régime de rendements constants, outre ses graves défauts intrinsèques, laisse hors d'atteinte de 40 à 60 % du produit pour les pays développés; cette partie inexplorée que l'on aurait tort de confondre avec la notion de progrès technique, englobe hypothétiquement, la meilleure allocation des ressources dans le temps, la meilleure qualité des facteurs, le *learning* des agents et les formes variées de l'innovation. » (F. Perroux, 1992, p.48).

Comme on le constate, le développement, Chez F. Perroux (1992, p.50), renvoie à une « combinaison des changements mentaux et sociaux d'une population qui la rendent apte à faire croître cumulativement et durablement son produit réel global ». Ce processus est au cœur des systèmes économiques.

2. Culture africaine et développement des pays africains

2.1. De l'incompatibilité de la culture africaine d'avec le développement en Afrique

Selon les anthropologues du XIXème siècle, les africains sont les sauvages. La pensée sauvage est née à cette époque. Pour Levy- Brühl, par exemple, les africains n'ont pas de culture. Donc ils viennent pour substituer à nos cultures leur propre culture. Ce sont des primitifs. Ils ont donc besoin d'éducation. À ce sujet, L. Brühl (1998, p.87) écrit ceci : « En d'autres termes, corrigeons expressément ce que je croyais exact en 1910 : il n'y a pas une mentalité primitive qui se distingue de l'autre par deux caractères qui lui sont propres (mystique et prélogique) ». Il poursuit en taxant de mystique la pensée et la mentalité africaine : « il y a une mentalité mystique plus marquée et plus facilement observable chez les primitifs que dans nos sociétés, mais présente dans tout esprit humain » (L. Brühl, 1998, p. 87).

Le philosophe E. Morin faisait remarquer dans son œuvre intitulée *La méthode* que « la culture est un patrimoine informationnel constitué des savoirs, savoir-faire, règles, normes propre à une société » (2008, p. 245). Partant de cette esquisse définitionnelle de Morin, la culture est un ensemble complexe incluant les connaissances, les techniques et les traditions caractérisant une société ou un groupe donné. Elle est donc importante pour le développement d'une nation, d'un peuple, d'un continent. Malheureusement, cette importance n'est pas partagée par tous. Certaines personnes pensent qu'elle est, au contraire un frein au développement. La culture africaine est incompatible avec l'idée de développement. Elles justifient leur thèse du fait que les africains, d'une manière générale, ne pensent pas comme les européens qui sont nos inspirateurs du développement. Dans la culture africaine, il existe de nombreux faits qui s'opposent au développement. Nous pouvons, entre autres, citer en exemple les adorations des esprits des eaux et des forêts. Ces adorations font qu'on ne peut pas exploiter convenablement ces domaines là (les eaux et les forêts) pour accomplir le développement.

En Côte d'Ivoire, par exemple, dans la région de l'agney-tiassa plus précisément dans la ville de N'douci, les villageois se sont opposés à la construction d'un barrage hydro-électrique sur la rivière Kassa. Pour eux, cette rivière leur sert de protection. Alors ils ne peuvent pas accepter la construction du barrage. Or, ce barrage hydro-électrique servirait à la production de l'électricité pour desservir les villes voisines et même celles de la sous-région. Mais, ce projet fut annulé à cause de l'opposition farouche des villageois. Eu égard de cet exemple parmi tant d'autres, il ressort que les adorations africaines constituent donc un véritable frein à l'exploitation des eaux dans la construction des barrages hydro-électriques sur les rivières afin d'apporter la lumière à cause de la présence des esprits. C'est le même cas qui se présente lors de la construction des ponts sur des rivières et/ ou des fleuves. La présence des génies en est la véritable cause. Le constat reste également le même lorsqu'il s'agit de faire des routes. En effet, pour faire une route, il faudra passer dans des forêts sacrées pour abattre des arbres. Les villageois s'insurgent contre la destruction de leur forêt dite sacrée ; préférant ainsi le maintien de leur tradition au détriment du développement. C'est le cas dans la région du poro, plus précisément dans la ville de Korhogo où les habitants de cette localité ont constitué un blocus lors du passage de la route dans l'une de leur forêt dite sacrée. Pourtant, c'est par la route que nos produits doivent être acheminés. Cette thèse est donc avérée dans la mesure où la construction des barrages des ponts et des routes constitue un levier pour le développement. D'ailleurs, ne dit-on pas que c'est la route qui précède le développement ? Alors, comment l'Afrique peut-elle prétendre au développement s'il n'y a pas des routes ? Et comment pourrions-nous acheminer nos vivres, nos matières premières vers la capitale économique, vers nos ports sans les routes ? De ce fait, il ressort qu'on ne peut pas à la fois adorer les eaux et les forêts et, en même temps, prétendre à faire des routes et à construire des barrages pour le développement. Il y a donc incompatibilité entre la culture africaine et le développement. Dans ce cas il va falloir faire un choix : soit on choisit la culture africaine et on oublie définitivement le développement, ou on choisit le développement et, dans ce cas, on s'inspire du développement occidental.

Cette thèse de l'incompatibilité entre la culture africaine et le développement n'est pas fortuite. Bien au contraire, elle est fondée sur des paradigmes bien précis. Selon J. Russ et C. Badal-Leguil (2004 p.296), « un paradigme est un modèle de pensée ». Et ce modèle nous vient d'ailleurs, c'est-à-dire de l'occident. Ainsi donc, le premier paradigme qui soutient leur argument est relatif à la ressemblance. En effet, ces personnes estiment que le développement consiste à ressembler aux occidentaux. En clair, si le continent africain veut se développer, il doit tout faire pour ressembler aux occidentaux, c'est-à-dire qu'il doit apprendre leurs langages, leurs cultures, leurs manières et même

leurs coutumes. En un mot, l'Afrique doit s'extravertir si elle veut amorcer son développement. Le développement est donc une extraversion. Or, une extraversion, aux yeux de Jung, est une expression caractérisée par l'intériorisation. C'est pourquoi, il écrit dans *Types psychologiques* que «l'extraversion est un type de caractère où le sujet oriente son énergie psychique vers le monde extérieur, c'est-à-dire vers où il aime à exprimer ses émotions et à communiquer avec autrui» (Jung, 2018, p. 425). En d'autres termes l'extraversion signifie une orientation vers le dehors, un rapport tel du sujet à l'objet que l'intérêt subjectif se meut positivement vers l'objet. Les africains doivent donc adopter la méthode d'extraversion s'ils veulent, un jour se développer. Adopter la méthode extravertie des occidentaux, revient à adopter leurs manières de faire, leurs religions et leurs mœurs au détriment des nôtres.

Le second paradigme qui montre que la culture africaine constitue un frein au développement de l'Afrique est lié à l'enracinement. En effet, tout développement harmonieux doit être enraciné dans la culture de celui qui apporte le développement. Celui qui apporte le développement constitue un modèle. Alors, sa culture doit être un modèle pour celui qui inspire le développement. Puisque toute culture doit être portée par le développement. Or, le développement pour lequel nous aspirons a été inspiré par la culture judéo-chrétienne occidentale. Dès lors, il y a donc une nécessité pour les africains s'ils veulent se développer, d'adopter la culture qui a porté le développement chez les autres. Ce modèle de développement est celui qui est inspiré par l'Occident. Étant développés, les occidentaux sont mieux outillés pour nous inculquer le développement. Ils maîtrisent le mieux, le mécanisme du développement. L'exemple de l'Afrique du sud est fort illustratif. Si aujourd'hui, l'Afrique du sud est le pays le plus développé que le reste des pays subsahariens, c'est grâce aux occidentaux. Grâce à leur savoir-faire et savoir-faire faire, le pays de Nelson Mandela fait actuellement la fierté de l'Afrique toute entière en terme de développement. On y trouve des infrastructures de hautes qualités telles que celles qu'on voit en Europe, c'est-à-dire en France, en Allemagne, en Angleterre et au État Unies d'Amérique ou en Arabie Saoudite ou au Quarta ou Chine ou Japon. Dès lors, on comprend pourquoi l'Afrique du sud reste, pour l'instant, le seul pays africain ayant organisé jusque-là une coupe du monde. Le développement de l'Afrique du sud est le résultat de la méthode d'extraversion. Et comme, dans la vie, il faut faire la promotion de ce qui est bon, alors il est conseillé de s'approprier la méthode extraversive. Avec elle, les bases du développement sont déjà acquises.

De ce qui précède, il ressort qu'il y a une incompatibilité entre la culture africaine et le développement des pays africains en générale et les pays subsahariens en particulier. Mais, face aux énormes richesses culturelles que dispose le continent africain, est-il possible de toujours compter sur l'extérieur, c'est-à-dire les occidentaux pour son développement ? Mieux, l'enracinement dans nos cultures et religions ne constitue –il pas un support pour le développement des pays africains?

2.2. La culture africaine comme un facteur au développement des pays africains

Force est de reconnaître que la culture africaine joue un rôle primordial dans le développement des pays africains. Cette thèse est bien reconnue et défendue par les premiers auteurs de l'indépendance des pays africains. Selon ces premiers auteurs tels que Chinua Achebe, Cheikh Hamidou Kane, le choix culturel africain constitue un atout indispensable et indéniable pour le développement de l'Afrique tout entière. Sans culture, il n'y a pas de développement. La culture rime donc avec l'idée de développement. Elle est alors consubstantielle à toute idée de développement. En clair, le développement des pays africains doit être porté par leur propre culture. C'est pourquoi,

pour ces premiers auteurs, le continent africain ne peut se développer en dehors de sa culture. En demandant aux pays africains de rejeter leur culture, revient à s'opposer à leur développement. Pour ces premiers auteurs de l'indépendance, ce processus, vise à maintenir les pays africains dans la posture du sous-développement, et donc à y rester toujours sous le joug du colonialisme. Or, l'Afrique doit y sortir. Par la promotion de sa culture, l'Afrique y parviendra à se développer et, par ricochet, à sortir du colonialisme qui a trop perduré.

La sortie du sous-développement passe inlassablement par la promotion de sa propre culture et non par son rejet au profit d'une autre culture. Pour eux, il y a un attachement fort et/ou un lien étroit entre la culture africaine et le développement. C'est pourquoi, Chinua et Kane demandent aux africains, par le canal de leurs différentes œuvres, de s'attacher et de se fier à leur seule culture. Chinua Achebe, par exemple, romancier et poète nigérian, montre fort bien cette opposition à travers son œuvre emblématique intitulée *Tout s'effondre*. Dans ce roman, il montre comment l'Afrique, à travers sa culture, parvient à se développer. Pour lui, les occidentaux veulent bouleverser la quiétude des africains en leur demandant de supprimer leurs cultures. Or, l'Afrique doit garder son identité à travers sa culture. Chinua Achebe, dans les préliminaires, traduit cela à travers la figure de style : « Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, l'histoire de la chasse glorifiera toujours le chasseur » (C. Achebe, 2016, p. 1).

Pour Achebe, l'Afrique, par le biais de sa culture parviendra à se développer. Au contraire, elle ne le réussira pas si elle copie le modèle occidental. Cheikh Hamidou Kane, lui aussi, estime que le développement du continent africain doit partir de sa culture, c'est-à-dire de l'intérieur et non de l'extérieur « parce que l'extérieur nous envahit lentement et nous détruit. L'extérieur est agressif. Si l'homme ne le vainc pas, il détruit l'homme et fait de lui une victime de tragédie » (C. H. Kane, 2003, p. 57). Ici, l'extérieur renvoie aux occidentaux et l'homme, les africains.

D'autres auteurs tels que Marcien Towa, Alassane N'Daw, Dominique Zahan et Jean-François Bayart s'opposent à l'extraversion. Ils estiment que le développement n'est pas lié à une extraversion puisque, Jean-François Bayart, par exemple, estime que « le rapport de l'Afrique au reste du monde n'est pas d'ordre relationnel. Il ne relève pas de l'extranéité. Il est au contraire consubstantiel à sa trajectoire historique » (J. F. Bayart, 2016, p. 105). De façon traditionnelle, les africains s'opposent au développement par extraversion. Ils n'aiment pas ce qui vient de l'extérieur. C'est pourquoi, ils n'accepteront pas la politique de développement telle que voulue par les occidentaux car la culture africaine peut porter le développement des africains. Marcien Towa abonde dans le même sens. Selon lui, le développement des sociétés africaines implique une révolution radicale, c'est-à-dire une rupture totale avec l'idéologie occidentale. Towa le dit car « toute société doit être messagère de révolution porteuse de changements radicaux qui doivent se traduire par l'éradication du système colonial (...) » (M. Towa, 2010, p.66). En effet, Towa préconise l'éradication du système colonial étant donné que cette idéologie taxée de raciste, montre que les africains sont dépourvus de rationalité. Par conséquent, ils doivent s'appropriier la culture occidentale pour leur développement.

Alors que le développement consiste à laisser s'exprimer les nombreuses richesses culturelles que nous avons en nous-même. Le développement, c'est aussi le fait d'exposer les richesses culturelles de l'Afrique. La variété des richesses culturelles constitue des atouts indéniables au développement. Le développement, pour eux, est donc le contraire de l'enveloppement, c'est-à-dire le fait de casser ce qui était enveloppé pour laisser s'exprimer librement. Le développement ne doit donc pas être

importé. Il doit plutôt se faire sur place, à partir de nos cultures. Cette thèse relève de la conception culturaliste.

Selon les culturalistes tels que Mobutu et Tombalbaye, le développement véritable ne peut se faire qu'à partir de nos propres valeurs, c'est-à-dire nos cultures, nos religions, nos coutumes, nos savoirs endogènes. Ce sont nos fondamentaux. Elles constituent la matière première. Nos valeurs, c'est-à-dire nos cultures suffisent pour amorcer notre développement. Par conséquent, l'apport du colon n'est plus nécessaire.

Le développement tel que prôné par les culturalistes, doit se faire à partir de l'expression même du peuple concerné. Il ne doit pas être imposé. Aussi, il ne doit pas être importé de l'extérieur. Il faut laisser plutôt le peuple lui-même s'exprimer. La culture africaine constitue une fierté pour les africains eux-mêmes. Bien au contraire, c'est une joie pour eux de voir leur culture s'extériorisée. La culture africaine constitue le reflet des africains. Dès lors, aucun développement ne peut se faire sans en tenir compte. C'est en faisant un retour aux valeurs africaines que l'Afrique pourra sortir du joug du sous-développement. La culture africaine n'est donc pas un frein à son développement, mais elle est plutôt un atout majeur. Plus vous êtes enraciné dans vos cultures, plus vous avez des ressources pour vous développer. À ce niveau, nous pouvons citer les exemples des japonais et des chinois. En 1980, par exemple, le Japon était derrière la Côte d'Ivoire. Après ce classement des pays sous-développés, le Japon a décidé de changer de politique de développement. S'étant appuyé sur ses richesses culturelles propres à lui, le Japon, actuellement, fait partie des pays les plus développés au monde. La Chine, quant à elle, s'est aussi appuyée sur son riche patrimoine culturel pour se hisser à un niveau de développement très élevé. Aujourd'hui, le Japon et la Chine sont cités en exemple en matière de développement culturaliste. Ils sont cités en exemple car ils se sont enracinés dans leur culture pour se développer. Alors, l'Afrique doit en faire autant.

Il faut donc s'enraciner dans nos cultures, nos savoirs faire, savoirs faire faire, nos coutumes, nos mœurs. Si tous ces aspects sont bien développés, l'Afrique pourra s'épanouir. Pour les culturalistes, le développement ne se ressemble pas. Chaque peuple peut se développer à sa manière. Il n'y a donc pas un modèle unique de développement. Chaque peuple à son génie propre et à sa capacité propre pour se développer.

Pour les culturaliste, la culture vient avant le développement. Le développement ne peut se faire hors de la culture africaine car elle représente l'identité des africains. Sans culture, il n'y a point d'identité. En Côte d'Ivoire, par exemple, le zouglou et le coupé décalé représentent l'identité culturelle des ivoiriens. L'ivoirien s'identifie au zouglou et au coupé décalé. Alors, pourquoi écarter ces deux genres musicaux pour une question de développement surtout que le zouglou et le coupé décalé existent depuis plus de deux décennies?

Comme nous le constatons, la culture porte le développement selon les premiers auteurs de l'indépendance et selon les culturalistes. Le développement ne doit donc pas être exporté. Il doit se faire sur place à partir de nos richesses culturelles.

3. La critique de la culture africaine et occidentale dans une perspective épistémologique

3.1. De la nécessité critique de la culture africaine et occidentale ; le regard épistémologique

Dans la première partie de notre travail, nous avons exposé les deux thèses : celle qui montre que la culture est un frein ou obstacle au développement et celle qui démontre que la culture africaine, bien au contraire est un facteur de développement. Mais dans l'état actuel des choses ni l'un ni l'autre ne peut être appliqué. Puisque la plupart des africains s'opposent à un développement par extraversion, mais aussi, nous savons que nous ne pouvons pas nous développer sans l'apport extérieur. Alors, comment, en tant qu'épistémologue, pourrions-nous trouver un juste milieu ?

Rappelons pour mémoire que l'épistémologie est une option de la philosophie qui vise à porter un regard critique sur une pratique, un fait, un problème posé. Par rapport au problème de la culture, nous pensons qu'il faut faire un appel aux génies propre des peuples colonisés et notamment des peuples africains. Les génies des peuples civilisés, des peuples colonisés qui doivent trouver leur propre chemin entre le modèle occidentaliste ou mondialiste et le modèle culturaliste ou localiste. D'un côté nous avons la globalisation et de l'autre côté la localisation. Le modèle culturaliste est un modèle local et le modèle occidental est un modèle global. Entre la mondialisation et la localisation, l'Afrique doit trouver son point de chute en ce qui concerne son développement. C'est cette préoccupation qui intéresse les penseurs actuels : comment nous développer sans nous extravertir mais aussi sans nous refermer sur nous-même ? Pour ces penseurs, la culture ne doit pas être rejetée. Mais elle ne doit pas être totalement assumée sans esprit critique. Autrement dit, la culture africaine, non seulement elle ne doit pas être rejetée, mais aussi et surtout on ne doit pas tout conserver. On ne doit conserver que ce qui nous permet de nous exprimer au mieux devant les autres peuples, c'est-à-dire préserver toutes les valeurs universelles de notre culture. Prenons l'exemple du modèle globaliste, occidentaliste, mondialiste. Selon ce modèle, si l'Afrique veut se développer, elle doit valoriser les droits de l'homme, c'est-à-dire accepter le mariage homosexuel. L'homosexualité a été brandie par les américains et européens comme étant une condition de la coopération avec l'Afrique. Selon ces occidentaux, si l'Afrique veut coopérer avec eux, alors elle doit accepter leurs mœurs. Mais le Président sénégalais d'alors en l'occurrence Macky Sall l'a automatiquement rejetée. Selon Sall ces principes ne sont pas compatibles avec nos cultures. Il n'y a pas de cohésion entre l'homosexualité et les mœurs africaines. La pensée africaine rejette fondamentalement ces genres de pratiques. Donc, on peut recevoir l'aide des occidentaux sans assumer ce que Karl Marx appelle "toutes les super structures idéologiques". Donc on assume le développement dans ces conséquences et exigences techniques, mais pas leur super structure idéologique qui englobent toutes les recettes culturelles qui ont accompagné leur développement à eux. Donc, il faut que l'Africain soit critique. Oui, l'Africain doit rester critique pour son développement car le développement repose sur l'infrastructure et la super structure culturelle. L'Afrique doit accepter l'infrastructure occidentale et rejeter la super structure qui porte cette infrastructure surtout lorsqu'elle n'est pas décisive. Par exemple la question de l'homosexualité qui appartient à une super structure de l'infrastructure, mais l'africain préfère l'infrastructure : les machines, les bâtiments.

Comme on le constate, la première critique qui porte sur la mondialisation et à la globalisation, nous a permis d'accepter les infrastructures du développement et, de refuser sa superstructure culturelle.

Mais aussi, n'est-il pas bon de regarder sa propre culture afin de faire une introspection qui nous amènera à faire une critique rigoureuse afin de déceler les tares qui minent de nos cultures ?

L'Afrique doit retenir dans sa culture ce qui est vraiment humaniste. En devenant humaniste, on devient mondialiste. L'humanisation de la culture africaine nous élève au rang d'humain. L'humanisation est la condition première de notre humanité. L'Afrique doit rejeter tout ce qui est inhumain dans sa culture. Nous avons l'exemple des sacrifices humains, de l'anthropophagique. Il faut donc avoir un recul suffisant pour que nous acceptions nos cultures mais aussi pour que nous soyons regardants sur ce qui est vraiment humain dans nos cultures. Tout n'est pas humain malheureusement. Dans certaines cultures, il faut tuer le neuvième enfant, il faut tuer l'enfant mal formés. Donc, il faut humaniser nos cultures. C'est la seule façon pour nous de nous imposer aux autres parce qu'il y a le respect de l'homme.

La seconde chose que nous devons faire dans la critique de la culture africaine, c'est d'accepter de reconnaître la présence de nombreux obstacles dans nos cultures. Ces obstacles, Gaston Bachelard (2000, p.13) les appelle « les obstacles épistémologiques ». Les cultures africaines regorgent en effet, de nombreux obstacles épistémologiques à la science et au développement. À cause de leurs présences, la culture africaine n'arrive pas à s'affirmer totalement. Il faudra donc l'extirper pour le bien de la culture africaine. Car, comme le dit Bachelard (2000, p. 13), « Quand on cherche les conditions psychologiques du progrès (...), on arrive bientôt à cette conviction que c'est en termes d'obstacles qu'il faut poser le problème de la connaissance (...) ». Parmi tant d'exemple, nous pouvons en citer un. Dans la plupart de nos cultures, la femme n'est pas un agent de développement reconnue. Certes, elle travail mais elle n'est pas reconnue dans sa vraie dimension, c'est-à-dire qu'elle n'est pas libre. Or, une femme libre, c'est une famille libre, d'où la nécessité d'accepter que nos filles aillent à l'école. Il faut que l'Afrique accepte désormais qu'au même titre que les garçons, nos filles sont aussi intelligentes. Elles peuvent aussi aller à l'école. Cette manière de pensée est un véritable obstacle épistémologique.

En effet, si nous maintenons nos filles dans l'analphabétisme ou dans l'inculture, nous nous séparons d'un grand atout du développement. La femme demeure et reste le premier atout du développement en réalité. Toute l'économie domestique repose sur elle. Elle est le premier agent de développement. Par conséquent, si on la maintient dans l'ignorance, l'Afrique aura du mal à se développer. Il faut plutôt encourager son émancipation et son alphabétisation. Elle doit apprendre à lire et à écrire afin de noter ses économies dès son retour du marché. L'autre avantage, c'est le fait qu'elle est le premier interlocuteur des enfants dans la famille. C'est elle qui éduque les enfants. Il y a donc une nécessité d'encourager l'émancipation et l'éducation de la femme. Elle est donc un agent fondamental et principal de développement et de l'éducation. La femme reste le moteur de toute l'économie domestique. C'est pourquoi, en Afrique, par exemple, s'il y a une culture qui brime les femmes, cette culture devient un obstacle épistémologique au développement et à la science. Il faut lever cet obstacle.

De ce qui précède, nous retenons que c'est au prix de la double condition critique (interne et externe) que la culture peut être un atout au développement.

3.2. Du développement de l'Afrique : pour une épistémologie des complémentarités culturelles

Pour l'épistémologue, le développement du continent africain ne sortira pas du néant ex nihilo. Il sera le fruit d'une étroite collaboration entre les cultures à savoir la culture africaine et la culture occidentale. L'occident d'hier est différent de celui de nos jours. Pour son développement, l'occident a eu besoin de la culture venant d'ailleurs. La culture africaine, par exemple, a énormément contribué d'une manière ou d'une autre au développement sans précédent de l'occident. Dans la culture africaine, il y a des forêts dites sacrées. Ces forêts sacrées sont préservées. Ce mécanisme permettait de reconstituer et de maintenir la végétation, c'est-à-dire la faune et la flore. Ce procédé contribue à la préservation de l'environnement et/ou de l'écosystème facteur de développement durable. Voyant son impact positif sur la préservation de l'environnement, l'Europe en a fait de même.

Tout comme l'occident, l'Afrique devra en faire de même. On ne se développe pas dans la solitude. Il faudra toujours faire appel aux cultures venant d'ailleurs. Le développement provient de nos pluralités, de nos différences. Les africains doivent saisir cette opportunité qui se présente à eux. Car, comme le signifie ici l'anthropologue, ethnologue, philosophe, et scientifique français C. Lévi-Strauss (2004, p. 25), « Chaque histoire s'accompagne d'un nombre indéterminé d'anti-histoires dont chacune est complémentaire des autres ».

La complémentarité entre culture et développement se perçoit aussi dans la philosophie kantienne. Chez Kant, culture et développement sont des concepts qui forment un tout indissociable. Par la culture, l'homme s'humanise. Elle est non seulement une véritable source de connaissance pour l'homme, mais aussi et surtout un moyen de prévention. C'est à travers l'éducation que l'être humain acquiert les capacités et les compétences intellectuelles, physiques, morales et sociales qui le rendent homme. Ainsi, Kant affirme que « l'homme ne peut devenir homme que par l'éducation. Il n'est que ce qu'elle le fait » (E. Kant, 2015, p. 37).

Le développement, quant à lui, est un processus d'élévation de l'homme et de l'espèce humaine vers un épanouissement individuel et collectif. Au niveau collectif, il représente un progrès tant sur le plan politique, social, économique que culturel. Au niveau individuel, le développement est l'actualisation des virtualités (dispositions naturelles) de l'être humain. Il est l'éclosion des potentialités physiques, intellectuelles, morales, affectives et sociales de l'individu en vue de son plein épanouissement. Avec Kant, c'est la relation culture-développement. Ces deux concepts ne sauraient s'exclure car ils ont un but commun : l'acquisition de la liberté par l'homme et par l'espèce humaine.

L'épanouissement de l'être humain qui est un processus d'humanisation de l'homme et le progrès de l'humanité ne peuvent donc se faire séparément. Chez Kant, la perfection de l'homme reste étroitement liée à celle de l'espèce humaine. Or, le développement de l'espèce humaine part de sa culture.

Chez Kant, culture-développement permet à l'homme de transformer son milieu de vie. Culture-développement est donc la marque de son humanisation car il parvient à développer ses potentialités qui étaient en latence et qui lui conférait le statut de l'animal.

Conclusion

La question de savoir si la culture africaine est un atout ou un frein à son développement, ne mérite pas une réponse catégorique et définitive. Tout dépend de la vision des africains eux-mêmes. À l'ère du nouvel esprit scientifique pour parler comme Bachelard, il appartient aux africains d'opérer un choix judicieux. Étant épistémologue, nous pensons que celui-ci relève de la complémentarité entre la culture africaine et celle de l'occident puisqu'avec le développement, « rien n'est donné pour soi, tout est construit » ((G. Bachelard, 2004, p.7). Et, cette construction devra se faire avec les autres cultures. Cette suggestion épistémologique est capitale dans la mesure où le développement du continent africain ne sortira pas du néant ex nihilo, mais, sortira plutôt d'une collaboration de plusieurs cultures. Dorénavant, le développement de l'Afrique ne doit plus se faire à partir des seules cultures africaines, car, le fait de rester scotcher à sa seule culture constitue un véritable obstacle épistémologique, étant donné que « Quand on cherche les conditions psychologiques des progrès de la science, on arrive bientôt à cette conviction que c'est en termes d'obstacles qu'il faut poser le problème de la connaissance scientifique » ((G. Bachelard, 2004, p.14). Le développement à partir de la culture est donc un processus qui implique l'apport des autres cultures. L'Afrique, en partant de ses propres valeurs, doit copier ce qu'elle pense utile à son développement et non tout prendre. Même les saintes écritures l'attestent ; « tout est permis, mais tout n'est pas utile (...) » (S. Bible, 2018, p.1118).

Bibliographie

- ACHEBE Chinua, 2016, *Tout s'effondre*, Traduction de Pierre Girard, Paris, Actes Sud.
- BACHELARD Gaston, 2000, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin.
- BAYART Jean-François, 2016, « L'Afrique dans le monde : une histoire d'extraversion », in *Critique internationale*, vol. 5. Mémoire, justice et réconciliation, sous la direction de Pierre Hassner.
- BRÜHL Levy, 1998, *Carnets*, Paris, PUF.
- FREUD Sigmund, 2010, *Malaise dans la civilisation*, coll. «Bibliothèque de psychanalyse» Paris, P.U.F.
- FREUD Sigmund, 2010, *Le Malaise dans la culture*, Paris, P.U.F., coll. « Quadrige ».
- HAROUËL Jean Louis, 2002, *Culture et contre-cultures*, Paris, P.U.F., coll. « Politique d'aujourd'hui ».
- HOUNTONDJI J. Polin, 2021, *Les savoirs endogènes. Pistes pour une recherche*, Paris, Karthala.
- JUNG, 2018, *Types psychologiques*, Genève, Librairie de l'Université Georg et Genève
- KANE Cheikh Hamidou, 2003, *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard,
- KANT Emmanuel, 2015, *Critique de la faculté de juger*, trad. Fr Alain Renaut, Paris, GF Flammarion.

MORIN Edgard, 2004, « Masse (sociologie de) », dans *Encyclopédie Universalis*, corpus 14, Paris, édition Universalis.

MORIN Edgard, 2008, *La méthode*, Paris, Seuil.

ORTIGUES E, 2006, « Culturalisme », article paru dans Bonte, Pierre, et Michel Izard (dir), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, P.U.F.

PERROUX François, 1992, Pour une philosophie du nouveau développement, Aubier, Les presses de l'Unesco, Paris.

RUSS Jacqueline et BADAL-LEGUIL Clotilde, 2004, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, PUF

Sainte Bible, 2018, Version Louis Segond, Printed.

SOMDA Minimalo Alice, 2017, « Science et Technique », in *Lettres, Sciences sociales et humaines*, Juillet-décembre

STRAUSS, Claude Lévi- 2004, *La pensée sauvage*, Paris, Agora.

TOWA Marcien, 2010, *L'idée d'une philosophie négro-africaine*

UNESCO, 26 Juillet- 6 Aout 1982, Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles, Conférence mondiale sur les politiques culturelles, Mexico city.

Processus d'évaluation de cet article:

- **Date de soumission: 15 avril 2025**
- ✓ **Date d'acceptation: 17 mai 2025**
- ✓ **Date de validation: 03 juin 2025**